

Il neige, et tout est dit

Jean-Paul Daoust

Numéro 132, février 2012

Passer l'hiver

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66014ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daoust, J.-P. (2012). Il neige, et tout est dit. *Moebius*, (132), 53–58.

JEAN-PAUL DAOUST

Il neige, et tout est dit

La neige est une émotion où chaque flocon frappe tel un point dans un tableau abstrait. Ce geste de goûter la neige qui ne goûte rien cause la première grande déception de l'enfance. Mânes froides et stupides. Coller sa langue sur une rampe de fer pour vérifier l'avertissement. Les adultes sous-estiment l'audace des enfants. Le langage hivernal sculpte le vide bleu d'un laser implacable. Quand le flocon se dépose, il mute instantanément. La liberté illusoire de la neige qui flotte en gerbes imputrescibles. Les nuages, ces incubateurs à images, donnent corps aux idées. Dans les poudreries se façonnent de vifs souvenirs qui hanteront les tempêtes futures. Chaque neige organise un piège à lumière façonné d'une passementerie archaïque tricotée par les mille doigts d'un vent impromptu. Ce foulard cosmique colle au nôtre et voilà l'épiphanie.

La neige transformée en igloo ou en hôtel cinq étoiles. La neige ne vieillit pas, elle fait semblant de disparaître. La neige déplie une page blanche où le poète pour l'instant refuse d'écrire, malgré l'inspiration nelliganiennne toujours à l'affût. La neige impose ses tics nerveux. Elle et le froid comme les deux aiguilles de minuit quand la Voie lactée s'émiette. Dans la mémoire vit un enfant émerveillé de sa première neige. Puis la peur ancestrale reprend le gouvernail, les monstres lâchés lousse organisent un banquet dont le menu offre le sempiternel *delirium tremens*.

L'hiver concrétise l'idée de l'éternité. La nuit, le souffle noir de la poudrerie effraie. Le vent claque, la vieille maison tremble comme le feu dans l'âtre. La neige garde le pouvoir maléfique de se soulever contre elle-même en un savoir-faire meurtrier, alors il neige à perte de vue. Dans

l'oreille de l'enfant le blizzard amplifie la plainte de ses peurs. Penser que chaque flocon se veut unique rend fou. D'autres imaginent un cimetière flottant où neigent des os!

L'hiver biseaute la lumière en facettes éphémères. Ainsi des flocons fondent dans le cou, leur tendresse luciférienne. Même en Floride dans l'imaginaire et les conversations il neige. Elle seule sait comment éteindre tous les bruits, à part les crissements de la chasse-galerie. L'hiver est une suite de fictions perdues dans un labyrinthe mouvant. Dortoir à métaphores avant la guerre des boules de neige entre des bonhommes fabriqués de trois planètes inégales. Glisser sur des cartons sous la neige noire des étoiles, près des maisons mimant un village de Noël étouffant dans la ouate sous le sapin maigrichon. Ces nez qui coulent dans les mitaines givrées. Le vent qui montre ses dents croches. La neige qui défonce sous les bottes dans un bruit de vertèbres qui se cassent. Une solitude inouïe exulte. Le foulard autour de la bouche, la tuque bien enfoncée, il devient excitant d'avancer sur le lac qui craque pendant que les fées tourbillonnent au-dessus des congères. Le paradoxe de la neige, si douce et si froide.

Une composition sur l'hiver est demandée au Jardin de l'Enfance en 1955. Cinquante-cinq ans plus tard l'enfant obéit encore! Ah! le silence flamboyant d'un soir d'hiver. Exit les couleurs criardes et kitsch! Dans la fenêtre une pâle folie tombe au ralenti. Un enfant joue seul dans un fort qu'il s'est construit à même l'hiver. Pourquoi donc tant de désolation dans ses yeux noirs qui brillent comme des diamants impurs? Dans la neige du platine sommeille. Il suffit de s'y étendre pour rêver avec lui.

Ces tempêtes qui déploient des improvisations dignes du meilleur jazzman, le solo du vent à la Miles Davis. La neige danse euphorique, une scène digne d'un Kandinsky. La poudrerie ouvre ses poupées russes. Un ballet aveuglant. Les noyés refont surface. Leurs spectres givrent les vitres. La boule de cristal éclate rosebud comme une ultime déception dans le célèbre film¹. Seulement la folie reste toujours là, tangible comme une insomnie.

Quand il pleut du miel en juillet, difficile de songer que l'hiver est plausible. On le sait pourtant tapi dans les

épinettes qui élèvent leurs flammes ténébreuses. Et quand les hydrangées encensent l'air, on peut voir le froid se faufiler telle une couleuvre enluminée de strass noir entre les barreaux de la lumière automnale. Depuis si longtemps que le gris attend. Il sait que bientôt il régnera sur le climat des fêtes mortuaires.

Dans les pays tropicaux on peine à imaginer la neige. L'hiver reste un phénomène compliqué à expliquer. Leur parler de -20° relève du délire. Malgré leur misère jamais ils ne voudraient vivre *là-dedans*! Qui peut les en blâmer. Mais ah! le plaisir du cocooning! La fierté d'affronter ce climat exubérant. Vaincre sa démence. Longer le fleuve qui fume et s'en divertir. Surprendre l'eau bouillante en la lançant dans l'air frigorifié pour la voir instantanément s'étioler en vapeur cristalline. Pelleter est ramasser du ciel. Tous ces jeux possibles sur la glace, dans la neige. Il ne s'agit plus de combattre l'hiver, mais de s'y emmitoufler. Fini les bas aspergés de poivre pour garder les pieds au chaud! Fini les combinaisons de laine qui râpent la peau avec un ridicule soupirail à l'arrière! L'hiver est devenu élégant. Défilé de mode sur les pentes de ski. Fourrures synthétiques à l'italienne pour amazones modernes. Foulards griffés et lunettes teintées à l'épreuve du givre. Il fait bon montrer ses vêtements raffinés et efficaces. Les vieux manteaux de fourrure sentant les boules à mites ont disparu, comme ces affeux collets de renard hyperréalistes qui apeuraient tellement les enfants avec cette façon incroyable de se les enrouler autour des épaules en leur faisant se pincer la queue dans un « clac! » effrayant. Et pourtant, le sport cruel de la fourrure persiste au grand dam de Bardot! La caverne n'est jamais loin...

Dix-sept heures et la noirceur déjà sévit. Des méduses pendent aux lampadaires. Ou est-ce une perruque d'ange en transe? Ou la crinière d'une licorne atteinte de la rage? L'enfant voudrait dessiner la tempête qu'il apprivoise, même si le réel s'effrite comme de la barbe à papa. Le blanc maussade du vent qui crie pour crier. Les clous dans les cloisons ne se fendent plus. Bien isolée la maison moderne somnole. Les nouvelles fenêtres bloquent jusqu'aux hurlements des furies. Il s'agit de leur tourner le dos pour qu'elles s'estompent et entendre ronronner les appareils ménagers.

La neige qui griche dans la télé n'embête qu'une fraction de seconde. Une manette et le satellite obéit. La neige se calcule maintenant en centimètres. Avant elle variait selon les dunes déferlantes laissées par la nuit.

Un chasse-neige sur le lac trace un sentier sympathique. Sur la rivière l'Assomption à Joliette, la fête bat son plein. Les éclairages maquillent allégrement la glace encastree. Couleurs pastel. Décor champêtre. Bancs d'amoureux. Vin chaud aromatisé d'un bâton de cannelle. Ou comment domestiquer ce dinosaure nucléaire! Le poète aime l'hiver. Intrigué, il observe ce paysage figé à la Jean-Paul Lemieux. Silhouettes déconcertantes qui glissent entre les incantations vigoureuses d'un vent obstiné. La mélancolie naturelle de l'hiver. *Quelques arpents de neige*² se moquait le marabout. Le mot arpent a disparu, le mot neige est resté. Une enveloppe blanche où le pays cachète la frilosité de sa quête. Le mépris n'est guère un antidote à la bêtise. Le poète sait au moins ça.

Quoi de plus aimable que de se blottir tel un petit Marcel³ sous les draps quand la neige se lamente dans le vent possédé. Quoi de plus agréable par un froid sibérien que de surprendre cette neige à la pleine lune qui brille tel un ostensor. Le privilège d'admirer la plaine bleutée du lac gravir les étoiles. La neige tombe vole virevolte et remonte en retombant encore! Spectacle à la beauté unique. Et c'est ici que cela se passe. La neige s'invite dans la grande maison comme une vieille amie, et même si les chats l'accueillent avec méfiance le chien s'en amuse pendant que le poète lui porte un toast. La neige sait aussi se montrer d'une tendresse infinie. Demandez-le aux oiseaux qui s'y réfugient par grands froids, et qui en jaillissent telles des fleurs fabuleuses. Mais pourquoi sert-elle de grenier à souvenirs?

Durant la nuit le froid a durci la neige. Au soleil elle étale un miroir qui retient prisonnier le vent. La lumière glisse et sourit, oui sourit. Un abyme de perspectives mélange les horizons. Le haut et le bas dansent un tango endiablé. Comment demander plus beau paysage que cette patinoire pour imaginaire intoxiqué à la vie! La lumière déploie son opéra tout en murmurant. Les branches squelettiques des arbres fleurissent. Des bancs de poissons

multicolores zigzaguent dans le parking. Le labyrinthe est enfin conquis. Midi plante son épée. Tout s'embrouille et fond. Le mirage cède sa place à la caravane habituelle. Des mésanges exécutent des va-et-vient aux mangeoires, chassées par les geais bleus aux cris si désagréables.

Dans la grotte blanche de l'hiver des fantômes errent palpables. Les couleurs réfugiées dans l'iris qui scrute cherchent l'horizon disloqué. Une motoneige fracasse la sérénité blanche qui papillonne sans savoir où elle va. Dans la cuisine, une Tiffany éclaire les orchidées qui narguent la neige qui étend son nuage solide où un peu de bleu persiste. À se promener entre les sapins, près d'un ruisseau qui se faufile tel un sombre serpent, l'angoisse résiste à la carte postale. Dans les épées de glace suspendues aux gouttières la lumière libère son prisme. Se coucher tout en sachant que demain la neige affrontera le soleil. Un homme à la fenêtre médite. Ses pensées ravivent d'autres hivers, réveillant des tempêtes, comme cet enfant qui s'aventure trop loin en raquettes sur la baie Saint-François, marchant en droite ligne vers le fleuve au courant fourbe. Et c'est en se traitant de *pissou* qu'il résiste à l'appel des sirènes, s'enfonçant ainsi plus profondément dans sa honte. Les plus terribles échecs sont souvent ceux qui ne seront pas menés à terme. L'homme arrache une orchidée et la lance dans la poudrerie comme une offrande aux Érinyes. Scénario d'un neurasthénique romantique à outrance! Il neige et quelqu'un dit, allez savoir pourquoi, *comme c'est beau!*

Même s'il ne bouge pas le chat noir semble un tourbillon d'âmes anciennes. Il ferme ses grands yeux verts en se laissant enfariner. Puis tel un éclair surprend le geai bleu. Une tache rouge apparaît un instant avant de s'estomper. Aucune loi ne peut s'insurger contre l'instinct. La neige résiste aux mots. Il neige, et tout est dit.

Un poète se dévêt et courageusement s'enfonce dans la neige qui l'accueille avec générosité en oignant son front, alors il entre dans cette cathédrale à la blancheur vertigineuse et au silence somptueux, puis son corps poudroie en mille cristaux goûtant enfin à la transsubstantiation du mot *neige*.

Notes

1. *Citizen Kane*, d'Orson Welles
2. Voltaire
3. Marcel Proust